

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 31

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



ON MARYADZO — HUE! LA BRONNA!

LO mondo l'è dinse fé qu'on hommo tot solet, on vilhio valet ne sè (*sert*) à rein po crète et multiplii, quemet dit la Bibllia, et po onna femalla tota soletta l'è tot parâ. Po fabrequâ ouïe de bon et po que dourâ faut fère on accordâiron, tot quemet lo sèlâo, quand cllièrè trâo de senanne, chète tot, bourle tot, grelhie, frecasse, estermine, rine, dévouère à tsavon; tandu que la piodze quand baille trâo grand teimps, que bargagne on mâi doureint, bete tot ein troblion, ein vouarga, ein papette, ein maunètiâo, ein molion, ein pèdzâdzo et ein eimpacotâdzo que l'è épouâirâo. Eh bin! s'on mèclie à bouin ècheint lo sèlâo et la piodze, trâi quâ de ion e on quâ d'autra et qu'on breinne bin adrâi quemet lè botolhie d'apotiқиéiro po fère on bon remîdo, on a dâi recolte à rebouille-mor, à la brachâ, à tsè eintsatalâ.

L'è clliâo z'accordâiron que fant lo bounheu, tot quemet lè maryâdzo fant lo bounheu dâi pètabosson, dâi sadze-fenne et assebin de la postèritâ.

Mâ po lè maryâdzo, sè faut tsouyi. Ein a dâi pètiâe de croûio et prâo matâire de bon. L'è tot suivèint lè dzein et l'accoc. Ein a que pouant pas s'applièh l'on dè côute la'utro, que piattant et que rontant lâo lemon. Adan lo tsè rebedoûle, rrau...

L'è adî galé, na pas, de vère dâi z'èpâo ein boun accoc. Na pas dâi novî, po stausse; cein vâ adî lè premi' temps... mâ l'è po lè z'autro, clliâo que sant dza alliètà d'la grantenet, que lo borri (*collier*) lè z'ècortse, que sè turtant l'on l'autro. Po stausse, lâi a lo divorce, que l'è la rossâie, la rontire dâo maryâdzo.

L'è a cein que peinsâve Dzinguèno que l'avâi ètà mandâ po la noce à son nèvâo Pierre que maryâve la Fanny à la Pequeliouna. Cllia Pequeliouna s'ètà dza pas zuva accordâ avoué son hommo et la Fanny ètà lo potrè de sa mère: âpra quemet l'ouïra et forta quemet dâo venâigro; on iregôn à vo plliantâ dâi z'èpene rein que de la guegnî.

Dan Dzinguèno avâi applièhâ sa vilhie Bronna po couchî allâ à la bènèdicchon à onje hâore, âo mothî. Mâ la Bronna ètà su l'âdzo du grand teimps et l'allâve tot pllian, quemet lo petit ècouli que revint de l'ècoûla, quemet on bourrisco que brotte pè lè tserrâre ti lè tserdon que cressant vè lè terrau. Tot pllian, tot pllian, sein sè prissâ, ein bambaneint, ein ganganeint, ein dèmeneint son tiu decé delé queme ion que l'a lè tsambe rotte. Lè coup dècourdja lâi fasant pas m'è que de soffliâ contre 'na cathèdrâla po la fère tsandî de pllièce. Tant qu'à la fin, Dzinguèno fâ dînze à son èga (*jument*):

— Dèpatseïn-no, la Bronna, sein qu'on vâo tot feinnameint arrevâ po lo divorce... et oncora!
Marc à Louis.

Un remède. — Oui, docteur, je ne suis pas bien : fatigue, neurasthénie, je ne sais, mais j'ai besoin de repos.

— Envoyez donc votre femme passer trois mois à la campagne.

CHEZ MARIUS

LOUS les «Marius» de Marseille, de Nîmes, de Tarascon et d'ailleurs, savent que la chaleur de maître soleil, quand elle atteint un certain degré, met les forces imaginatives de l'homme en pleine gestation. Mon ami Marius-Antoine Jaccard n'ignore point cette particularité de la température caniculaire, car jamais son cerveau ne travaille autant que lorsque nous avons en plein Jura 30° de chaud, à l'ombre. Chaque fois que les chaleurs nous rôtiennent comme des oies à la broche, j'aime à monter à Jaccardville, afin de me faire une pinte de bon sang, tout en me changeant les idées. Cette année, je trouvai mon ami Marius, un dimanche après-midi, affaissé tout pensif sur un banc peint en vert dans la cour ombragée de sa maison.

— Alors, mon bon, tu rumines? lui dis-je en l'apercevant.

— Eh! pourquoi pas? les gens de race ne se reposent qu'en dormant et encore leurs rêves les transportent-ils pendant leur sommeil jusqu'aux portes du paradis.

— Cela signifie que tu es constamment en activité. A propos, et ton invention des « saute-relles humaines », je veux dire des semelles à ressort, dont tu m'as démontré l'efficacité il y a deux ans, à pareille époque, en faisant de gigantesques bonds par dessus ton poulailler et ta porcherie, qu'est-elle devenue?

— J'attends les capitaux nécessaires à son exploitation commerciale. Tant que la crise dure, il n'y a rien à faire, chacun cachant ses « napoléons » ou ne les employant que pour des fêtes ou des voyages.

— Oui, les crises économiques sont néfastes aussi aux inventeurs, mais, pour t'aider à passer tes soirées n'imagines-tu pas de nouvelles inventions?

— Oh! quant à ça, j'en ai la tête pleine. Afin de me prouver la véracité de ses dires, il enleva son veston, son gilet. Il allait continuer de se déshabiller quand, d'un geste rapide, je l'interrompis en le priant de ne pas s'exposer à la légère aux morsures des taons.

— Ne t'effraye pas, me fit-il, je me mets simplement à l'aise pour mieux pouvoir réfléchir et causer, car aujourd'hui tout vous fait transpirer. Si tu connais deux ou trois millionnaires, soucieux de faire un placement sûr, envoie-les moi. Voici pourquoi: Tu as grimpé sûrement le chemin qui monte de Chamounix au Brévent en passant par Plan-Praz; tu auras remarqué, à partir du pavillon des Chablettes, la quantité de mica qui recouvre le terrain. Le sentier brille en plein midi comme la voie lactée, par une belle nuit de janvier. Dès que j'aurai réussi à intéresser des capitalistes à mon idée, j'ouvrirai à Chamounix une fabrique qui détachera et recueillera ces brillantes paillettes, afin d'en faire le commerce en grand pour l'ornementation d'objets de bijouterie, d'horlogerie, de poterie, etc.

— Je te prédis que si tu réussis à exécuter ton projet et à faire fortune, tu ne tarderas pas à être créé commandeur de la Légion d'honneur.

— Ces ordres de chevalerie me rappellent trop l'ineffable don Quichotte; je ne m'en soucie donc point du tout. Il n'y a pas que la montagne que j'entende mettre au service du capitalisme, comme on s'exprime aujourd'hui. Je veux

recouvrir de végétation luxuriante les déserts les plus incultes, ainsi que les marécages inabornables de Russie et de Sibérie. Ce sera également du capitalisme utilitaire.

— L'entreprise est d'envergure, quand on pense aux millions de kilomètres carrés du Sahara et du désert de Gobi, mais comment manœuvreras-tu pour arriver à tes fins?

— Tout est simple pour celui qui sait s'y prendre. Je connais un arbre d'une croissance très rapide que les indigènes des pampas auront bientôt fini d'extirper, parce que, au bout de peu de temps, son feuillage abondant recouvre le sol à tel point que l'herbe n'arrive plus à y pousser, se trouvant étouffée par d'incessantes chutes de feuilles, avant d'avoir pu seulement germer. Dans le désert, l'inconvénient en cause devient un avantage, puisque, déjà en l'espace de cinq ans, cet arbre, qui vit de peu, forme de son feuillage une couche d'humus de 10 à 15 cm. d'épaisseur. Après dix ans, tu coupes ton arbre et tu ensemences l'humus; trois mois plus tard, tu récoltes à pleines mains.

— C'est extraordinairement simple, effectivement, mais l'humidité nécessaire à la formation de l'humus et à la croissance de l'arbre et des plantes, comment vas-tu te la procurer?

— C'est là que gît la difficulté, me répondit mon ami Marius en se grattant frénétiquement la tête des deux mains. Mais, poursuivit-il, ne pourrait-on pas avec l'aide de l'électricité arrêter ces ondes regorgeant d'humidité que les vents en certaines saisons amènent de l'océan et chassent au-dessus des continents? Du même coup, on ferait crever les nuages à l'endroit voulu. Il y a assez d'eau sur la terre et dans l'atmosphère pour fructifier les plus grands déserts; il suffit de savoir capter cette eau qui fuit. On y arrivera, j'en suis certain, car je crois au progrès. Tant que l'homme estime la vie plus que ses aises, il luttera contre la Nature pour augmenter la place qui est nécessaire à son existence, mais, le jour, si jamais ce jour survient, où ses aises l'emporteront sur le besoin de vivre, l'humanité reculera et nous nous ensablerons définitivement.

Voyant mon ami Marius effleurer des idées noires, je m'empressai de le ramener sur le chemin de ces galéjades que son imagination fertile sait concrétiser à s'y méprendre et je lui demandai s'il avait aussi songé aux vols de sauterelles si néfastes à la végétation africaine.

— Oh! c'est un détail, me répondit-il en déclenchant un rire optimiste. Ne sais-tu pas, ajouta-t-il, que le diable fait une œuvre qui le trompe? En tentant d'asphyxier les jeunes soldats des troupes alliées dans les plaines de France, il nous a appris à purger l'Afrique de ce qui, depuis les Pharaons, en fait le fléau. Avec les gaz délétères, on a tout fait d'exterminer définitivement les sauterelles et leur ponte! Il n'y a qu'à savoir s'y prendre.

Sur ces entrefaites, l'épouse rondelette et joviale de l'ami Marius, Mme Céline-Marianne Jaccard née Menmod, survint sur le pas de porte et, entendant la péroraison du discours de son mari, elle se mit aussitôt à se tenir les côtes en disant:

— Oui, oui, nos garçons appellent déjà leur papa: l'empereur du Sahara. Voyez-vous l'honneur qui en résultera pour la commune, le canton et la Suisse tout entière? Et ce n'est pas